Des patriarches aux pieds d'argile

Notes sur les pères japonais modernes

Clay-footed Patriarchs. Remarks on Fathers in Modern Japan

外強中干の父輩——現代日本父親研究

Emmanuel Lozerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/220>

DOI : 10.4000/extremeorient.220

ISSN : 2108-7105

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

Pagination : 189-218

ISSN : 0754-5010

Référence électronique

Emmanuel Lozerand, « Des patriarches aux pieds d'argile », *Extrême-Orient Extrême-Occident* [En ligne], Hors-série | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/220> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/extremeorient.220>

Des patriarches aux pieds d'argile. Notes sur les pères japonais modernes

Emmanuel Lozerand

« C'est très irrespectueux ce que je vais dire là,
mais j'ai idée que la maladie de notre Empereur
doit beaucoup ressembler à celle de ton père ! »

Natsume Sôseki,
Le Cœur (Kokoro), 1914).

« Tristesse de mon père
Aujourd'hui encore
Las de lire le journal
Il joue dans la cour
Avec une petite fourmi. »

Ishikawa Takuboku,
Jouets tristes (Kanashiki gangu), 1912, posthume).

Sans que son origine ne soit toujours bien éclaircie, un modèle patriarcal est souvent allégué comme une des caractéristiques essentielles de la famille et, par voie de conséquence, de la société japonaise dans son ensemble¹, puisque celle-ci ne saurait être qu'une expansion de la cellule familiale, par exemple dans le monde de l'entreprise². L'interminable crise de ce modèle, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, serait la cause de bouleversements majeurs, entraînant

-
1. Voir par exemple : « Le culte des ancêtres lié au bouddhisme, le respect du père inspiré de la morale confucianiste et la dépendance affective (*amae*) sont les bases du modèle familial. Le système patriarcal (remplacé légalement en 1945 (*sic*) par une famille égalitaire) reste encore souvent appliqué dans la pratique. [...] L'individu perd ainsi de son importance au profit du clan familial et la société tend vers une sorte de collectivisme. » (voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Société_japonaise, 7 février 2011); ou les travaux en leur temps célèbres de Nakane Chie, comme *Japanese Society*, Weidenfeld and Nicolson, 1970.
 2. Voir Bennett et Iwao Ishino (1963); et, en français, Thomann (2008): 194 *sq.*

une remise en cause drastique de l'image du « patriarche sévère, représentant de l'autorité et de l'ordre », au profit d'une « figure de l'époux et père hésitant³ ». Selon certains essayistes en vogue, nous assisterions même aujourd'hui, sur les ruines de ce patriarcat⁴, à l'émergence d'une « société sans père⁵ », peuplée de mâles « herbivores » (*sôshokukei danshi*⁶), caractérisés par leur faible appétence libidinale et menacés par l'émergence de femmes « carnivores » (*nikushokukei joshi*), sexuellement entreprenantes. Que ce soit pour se réjouir de l'émancipation féminine, ou pour déplorer le triomphe d'un néo-matriarcat⁷, on ne pourrait que constater cette évolution.

Mais peut-on tout uniment accepter cette idée selon laquelle la société japonaise serait spécifiquement structurée en profondeur par un système de domination fondé sur l'autorité paternelle ? L'affaire n'est pas si simple et mérite que l'on aille y voir d'un peu plus près. Nous concentrerons nos analyses sur les ères Meiji (1868-1912) et Taishô (1912-1926) parce que l'opinion courante⁸ comme les figures de proue du mouvement féministe – telle Ueno Chizuko, dans *Système patriarcal et système capitaliste. L'horizon d'un féminisme marxiste* (*Kafuchôsei to shihonseï. Marukusu shugi feminizumu no chihei*) en 1990 – estiment que c'est bien à l'époque dite moderne qu'un « système patriarcal » s'est mis en place. Et il semble difficile, en première approche, de leur donner tort.

On verra, pour commencer, que le nouvel État-nation japonais a effectivement tenté d'instituer à partir des années 1890 une idéologie officielle visant à faire du chef et père de famille la source et le modèle du pouvoir politique. Le patriarcat, au Japon, n'est donc pas un vain mot. Au moins sur le papier.

Pourtant, si l'on quitte les discours officiels, pour s'engager dans les méandres du Code civil de 1898 par exemple, ou plus encore pour prêter l'oreille à ce qu'expriment les écrivains de l'époque, on sera surpris – mais est-ce réellement si étonnant ? – de rencontrer, bien loin de l'idéal figé du patriarche imposant,

3. Desaint (2007) : 39.

4. Voir par exemple Myôki (1997).

5. On trouve l'expression *chichi naki shakai* chez Baba Ken. ichi (1984) : 26.

6. L'expression aurait été lancée fin 2006 par Fukasawa Maki sous la forme *sôshoku danshi*, avant d'être popularisée en 2008, légèrement modifiée, par Morioka Masahiro, Ushikubo Megumi, puis par les grands médias.

7. Voir Etô (1967). Ce thème du triomphe d'un matriarcat contemporain n'a rien de japonais. Que l'on songe aux positions d'un Michel Schneider (*Big Mother*, 2002) par exemple.

8. Voir par exemple Myôki (1997) : 187-192.

d'autres pères, souvent tendres et fragiles, quand ils ne sont pas totalement défaillants⁹.

La véhémence de l'affirmation patriarcale dans le Japon moderne doit-elle être lue comme l'expression naturelle d'une caractéristique sociale ou culturelle, ou au contraire comme un effort, à certains égards vain et pathétique, pour essayer d'instituer une autorité paternelle qui n'a cessé en réalité de lui faire défaut ?

La mise en place d'une idéologie patriarcale

Malgré quelques mentions sporadiques dès les premières années de l'ère Meiji¹⁰, c'est dans les années 1890 que s'affirme une idéologie proprement patriarcale dans le Japon moderne. En effet, suite à la diffusion de conceptions libérales, d'inspiration occidentale, au cours des années 1870, une forme de réaction idéologique se fit jour, de manière progressive. Dès 1879, l'Empereur fit ainsi connaître aux cadres de l'éducation ses *Considérations sur l'instruction* (*Kyôgaku taishi*), rédigées par son conseiller Motoda Nagazane. Il y critique les orientations prises par l'enseignement depuis la Restauration, préconise de rétablir des relations hiérarchiques et de respecter « la grande obligation morale établie entre le suzerain et ses vassaux, ainsi qu'entre les pères et leurs enfants (*fushi*)¹¹ ».

Ces idées vont peu à peu gagner de l'importance dans les années 1880 dans un contexte marqué par l'élaboration de deux textes essentiels : une Constitution et un Code civil. Il est important de comprendre que, sans même tenir compte de leur contenu, ces deux textes, en exprimant en termes juridiques – occidentaux dans leur essence – les règles du fonctionnement politique de l'État comme celles de l'organisation de la famille, ouvraient la porte à une évolution au moins partiellement démocratique de la société japonaise. Ils furent donc l'objet de vives discussions.

Réclamée par les partisans du Mouvement pour la liberté et les droits civiques dès 1874, soigneusement élaborée au long des années 1880, la Constitution de l'Empire du Grand Japon fut promulguée le 11 février 1889¹². Une Assemblée impériale fut élue au suffrage censitaire masculin et elle ouvrit ses travaux le

9. Le présent article n'aurait pu même être imaginé sans le travail collectif mené par l'équipe « Discours et débats de l'ère Meiji » (DDEM) du Centre d'études japonaises de l'Inalco depuis 2006. Il constitue en particulier une synthèse et un prolongement des contributions rassemblées dans la section « Hommes, maris et pères » de *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*, in Christian Galan et Emmanuel Lozerand (dir.) (2001) : 463-530. Que chacun soit ici chaleureusement remercié.

10. Gluck (1985) : 187.

11. Voir Griolet (1999) : 62-67.

12. Voir Takii (2007).

29 novembre 1890. Comme pour contrebalancer cette avancée, accompagnée de l'essor d'une presse libre et dynamique, un *Rescrit impérial sur l'éducation* (*Kyōiku chokugo*), signé de l'Empereur, avait été publié quelques semaines auparavant, le 30 octobre 1890. Ce texte, qui définissait le « caractère fondamental de notre empire » (*kokutai* : mot à mot « corps de la nation ») par la « loyauté » et la « piété filiale », servit de pierre angulaire au développement d'une entreprise concertée d'armement idéologique visant la soumission à l'Empereur de l'ensemble de la société, à commencer par le système éducatif. Il fit l'objet d'innombrables rituels, comme des lectures publiques, et suscita d'innombrables commentaires et déclinaisons¹³.

Le *Rescrit impérial* s'adresse directement à la population :

Vous, nos Sujets, soyez fils pieux [mot-à-mot : ayez de la piété filiale à l'égard de vos père et mère], frères affectionnés, époux unis, amis sincères¹⁴.

Ce passage fut explicité sans ambiguïté dans un *Commentaire du Rescrit* (*Chokugo engi*) publié en septembre 1891 :

Un souverain se comporte à l'égard de ses sujets comme un père et une mère à l'égard de leurs enfants, ce qui signifie que l'État est une famille étendue et que, quand un chef d'État donne ses directives et ses instructions à ses sujets, il le fait comme un père et une mère de famille, emplis d'affection, qui s'occupent de leurs enfants et petits-enfants : il n'y a aucun doute à cela¹⁵.

Or, ce *Commentaire* signé par Inoue Tetsujirō, professeur de philosophie à l'Université impériale, était préfacé par le ministre de l'Éducation de l'époque, Yoshikawa Akimasa, et il avait été relu et corrigé par Inoue Kowashi, Katō Hiroyuki et Nakamura Masanao, trois brillants intellectuels proches du pouvoir. Il présentait donc un caractère quasi officiel et constitua la référence première des manuels scolaires de morale dont l'empereur Meiji devint rapidement une figure centrale sous l'appellation de « Sa Majesté l'Empereur » (*Tennō heika*). Comme l'explique Christian Galan, à partir des années 1890,

glorifié de plus en plus ouvertement, paré de toutes les qualités, auteur de toutes les prouesses, bienveillant, omnipotent, [l'Empereur] voit son image glisser progressivement vers celle du père de la nation. De même que ses sujets se doivent d'agir avec lui comme des enfants envers leur père, il les traite en retour avec une bienveillance toute paternelle :

13. Voir Griolet (1999) : 59-77.

14. Traduction officielle citée par Griolet (1999) : 61.

15. Inoue (1891) : 11. Sauf avis contraire, les traductions sont originales.

«[Sa Majesté l'Empereur,] à l'image des parents, pense à son peuple comme à ses enfants [...], [tandis que ses sujets] lui obéissent et le servent comme un père qui se trouverait au loin.» (*Manuel de morale pour l'école élémentaire ordinaire [Jinjô shôgaku shûshin sho]*, 1892, tome 4, leçon 1¹⁶)

L'idéologie de l'État-famille, et avec elle les valeurs patriarcales, furent donc diffusées dans tout le pays, et de manière plus efficace encore à partir de 1904, quand fut mis en place un système de manuels scolaires d'État directement rédigés par le ministère de l'Éducation nationale. Selon cette idéologie, l'Empereur est le chef de cette famille première, comme chaque chef de famille est le chef de sa propre maison. C'est pourquoi «le souverain et ses sujets ne forment qu'une seule famille¹⁷», selon un slogan en vigueur à l'époque.

L'élaboration d'un Code civil japonais fut, bien plus encore que celle de la Constitution, longue et tortueuse¹⁸. Initiée par le tout nouveau gouvernement issu de la Restauration dès 1870, tâtonnante à ses débuts, elle prit un nouveau départ avec la mise en place en 1880 d'un Bureau pour la rédaction du Code civil, placé sous la direction de Gustave Boissonade, juriste français engagé par le gouvernement japonais pour aider à la mise en place d'un appareil juridique dans l'archipel. Après de longues années de travail, ce Bureau rendit un projet au gouvernement en 1888, mais celui-ci fit aussitôt polémique. En 1891 en particulier, Hozumi Yatsuka, hostile à toute forme de contractualisation des liens familiaux, publia un article demeuré célèbre¹⁹, «La parution du Code civil entraînera la disparition de la fidélité et de la piété filiale» (*Minpô idete chûkô horobu*), dans lequel il présentait le Japon comme «le pays de la religion des ancêtres» et comme la «terre de l'institution familiale». Il y affirmait : «Le pouvoir et la loi sont nés dans/de la famille [*ie*]» et précisait sans ambages : «Des notions telles que le clan et l'État ne sont qu'une extension de l'institution familiale». C'était, par une autre voix, une affirmation convergente avec la vision familialiste du pouvoir promue par le *Rescrit impérial sur l'éducation* et ses propagandistes. Hozumi, qui se référait explicitement à Numa Fustel de Coulanges, l'auteur de *La Cité antique*²⁰, proposait également, d'emblée, une version japonaise du *pater familias* : «Le père dirige la famille», comme de la *patria potestas* (puissance paternelle) : «Le pouvoir du père de famille est

16. Cité par Galan (2011) : 161-162, qui se réfère lui-même à Muta (2004) : 105.

17. Voir DDEM (collectif) (2011) : 60.

18. Voir Ôkubo (1991) : 389-405 ; ainsi que DDEM (2011) : 35-89.

19. Hozumi (1913) : 246-251.

20. C'est tout un courant de pensée contre-révolutionnaire européenne qui pénétrait, lui aussi, au Japon où il structura en profondeur le discours anti-occidental moderne, ce qui ne manque pas de sel. À ce sujet, voir DDEM, «Panorama général», *op. cit.*, p. 37. Voir aussi Bernard (2007), et en particulier le chapitre «Le patriarcalisme», p. 199-227.

sacré». Dans le cadre de ce débat sur le Code civil, la notion d'*ie* devint donc un élément essentiel de l'idéologie dominante et la notion de chef de famille (*kachô*) acquit une importance redoublée.

Les propositions de Boissonade définitivement ajournées, une nouvelle Commission de recherches sur la codification fut alors mise en place, en 1893, sous la responsabilité directe du Premier ministre, et un Code civil, profondément modifié par rapport aux premiers projets, sera finalement promulgué en 1898.

Le nouveau Code civil met en place une entité administrative, l'*ie*, composée d'un «chef de feu» (*koshu*) et de ses parents appartenant à l'*ie*, ainsi que des conjoints de ces derniers, rattachés à l'*ie* par le biais du mariage. Dès 1871 en effet, l'état civil avait instauré un système de fiches sur lesquelles chaque «foyer» – au sens d'une unité familiale de vie commune, chaque «feu», est-on tenté de dire – devait être enregistré. Le chef de feu a la responsabilité d'inscrire les membres de sa famille sur cette fiche. Son autorité, importante, fut organisée de manière juridique, sous la forme d'une liste exhaustive de droits et d'obligations. Le plus symbolique d'entre eux était sans doute le droit de déterminer le lieu de résidence des membres de l'*ie*. Ces derniers devaient également recueillir le consentement du chef pour se marier ou pour adopter.

Sur le plan idéologique, Hozumi était revenu à la charge à la veille de la promulgation définitive du Code civil, pour expliquer sa vision de l'ordre familial japonais. Dans un article de 1897, «Le concept juridique d'"*ie*"» ("*ie' no hôriteki kannen*"), il explique : «Le corps de la nation, vieux de mille ans, se fonde sur l'institution familiale. En agrandissant la famille, on forme un État, et en diminuant la taille de l'État, on forme une famille». Il précise même : «Si les membres de la famille obéissent à l'autorité protectrice du chef de famille, c'est parce qu'ils obéissent au prestige des ancêtres²¹». Face à la mise en forme juridique des liens familiaux, des juristes «réactionnaires» (au sens propre) comme Hozumi contribuèrent donc eux aussi à forger une vision autoritaire du père de famille japonais, qui entraînait en consonance avec l'idéologie officielle promue par le pouvoir.

Les conceptions patriarcales ne cessèrent de gagner de la force et du terrain jusqu'aux années de guerre. L'image²² de l'Empereur-père s'affirma encore plus à partir de la deuxième génération des manuels d'État de 1911. Un *Manuel de morale pour l'école élémentaire ordinaire* (*Jinjô shôgaku shâshin sho*) de cette année-là explique par exemple : «[Sa Majesté l'Empereur] aime ses sujets comme ses propres enfants²³». On vit ainsi se répandre dans le discours officiel

21. Hozumi (1913): 433.

22. Pour la dimension visuelle, voir Seizelet (1994): 437-450.

23. Cité par Galan (2011): 163.

l'expression *sekishi* – «nourrisson» (littéralement «enfant encore rouge») –, reprise de Mencius (en chinois *chizi*), pour désigner les sujets de l'Empereur.

Les gouvernements successifs et les idéologues officiels travaillèrent dès lors sans relâche à renforcer l'élaboration et la diffusion d'une vision familialiste de l'État. En 1912, Inoue Tetsujirô publia sous la forme d'un *Traité de morale nationale* (*Kokumin dôtoku gairon*) une somme importante, qui devait connaître plus de dix rééditions jusqu'en 1935. Il y oppose clairement deux systèmes familiaux :

La famille japonaise a un chef de feu, autrement dit un chef de famille. En revanche, la famille occidentale est égalitaire et n'a pas de chef de feu²⁴.

Il explique plus précisément :

Au Japon il existe donc un système familial, qui met en place un chef de famille appelé chef de feu, à qui l'on confie la tâche de diriger la famille. Cela existe au Japon depuis l'Antiquité. Et même si l'on trouve de petites différences selon les époques, ce système existe depuis l'Antiquité. [...] Le Japon dispose donc d'un système patriarcal [*kachô seido* : mot à mot «système du chef de famille»] depuis longtemps. [...] Arrivé à l'ère Meiji, on a élaboré un Code civil et il a été impossible de rejeter ces coutumes [anciennes]. Un système patriarcal était indispensable. Un système uniquement fondé sur des lois occidentales n'aurait pas convenu aux mœurs japonaises. Il aurait été vide de sens. C'est pourquoi dans l'actuel Code civil, on a bel et bien institué un chef de feu et on a ainsi maintenu l'ancien système patriarcal²⁵.

On retrouvera la même idéologie, poussée à son paroxysme, dans *Les Principes fondamentaux du corps de la nation* (*Kokutai no hongi*), publiés en 1937 par le ministère de l'Éducation :

Le fondement de la vie de notre peuple, ce n'est pas l'individu, ni le couple, comme en Occident. C'est la famille. La vie de la famille ne repose pas seulement sur des relations horizontales comme celles entre époux, ou entre frères et sœurs ; son fondement, c'est la relation verticale entre parents et enfants. À partir de celle-ci, les proches s'appuient les uns sur les autres, s'entraident et forment un groupe, et ce qui fusionne ainsi harmonieusement, conformément au corps de la nation, sous l'autorité du chef de famille, c'est bien notre famille nationale²⁶.

Pendant un peu plus d'une cinquantaine d'années, de 1890 à 1940 environ, le Japon fut donc le théâtre d'une entreprise déterminée de la part des autorités et de certains intellectuels pour promouvoir une idéologie patriarcale autoritaire

24. Inoue (1935) : 174.

25. *Ibid.* : 145.

26. D'après *Kokutai no hongi*, www.j-texts.com/showa/kokutaiah.html, 7 février 2011.

destinée à assurer l'ordre politique et familial. Il est indiscutable que celle-ci marqua les esprits et les pratiques. La figure du « père sévère » (*genpu*), borné, semble avoir été durablement associée, au cours du xx^e siècle, à celle des hommes « nés pendant l'ère Meiji²⁷ ». Il n'est pas certain pour autant qu'il faille la confondre avec la réalité nue. D'autres discours en effet, à la même époque, incitent à reconsidérer sous un angle quelque peu différent le rôle et la place du père dans la société japonaise moderne.

Des pap... pa... triarches ?

La promotion du « père » (*chichi/kafu*) et « chef de famille » (*kachô*), son assimilation à la figure impériale, constituent à n'en pas douter des caractéristiques fortes de l'idéologie officielle de l'État japonais telle qu'elle s'est développée de 1890 à 1945. Mais peut-on pour autant parler sans nuance d'une société « patriarcale » ?

Ne pouvant ici qu'effleurer le sujet, remarquons néanmoins que le Japon moderne ne s'est pas contenté de promouvoir la figure paternelle. Il a aussi fait des mères « les chevilles ouvrières de l'éducation, de la santé publique et, plus tard, du consumérisme²⁸ ». Ainsi, même si les femmes furent confinées au foyer par l'idéologie de la « bonne épouse mère avisée » (*ryôsai kenbo*²⁹) – qui se développa parallèlement à l'idéologie patriarcale à partir des années 1890³⁰ –, et même si les épouses furent soumises à leurs maris par le Code civil de 1898³¹, il n'en reste pas moins que la responsabilité sociale conférée aux mères de famille par le Japon moderne fut considérable, donnant par là même aux femmes des clés qui ouvraient les voies de l'éducation³². C'est là une première nuance de taille à apporter à l'image du père tout-puissant.

D'autre part, il faut, comme toujours, prendre garde aux anachronismes. Or, c'en est sans doute un de faire du « patriarcat » (*kafuchô-sei*) un concept meijien ou même d'avant-guerre. Dans les textes des années 1890-1940 que nous venons d'analyser, on voit bien s'affirmer les termes *koshu* (chef de feu), à valeur légale et administrative, *kachô* (chef de famille), cher aux idéologues, et *kafu*, le père à proprement parler. *Kafuchô* en revanche, qui apparaît donc

27. D'après Myôki (1997) : 188.

28. Gluck (2011) : 27.

29. Idéologie spécifique du Japon moderne, à ne pas confondre avec les morales imposées aux femmes aux époques précédentes, comme par exemple les préceptes d'inspiration néoconfucéenne de l'époque d'Edo : voir Dodane (1993).

30. Voir DDEM, « Panorama général », *op. cit.* : 62 *sqq.* ; et Ôta (2011) : 200 *sqq.*

31. Voir Konuma (2011) : 391-409 et Konuma (2008).

32. Gluck (2011) : 27-28.

comme une contraction des deux précédents, soit le « père-chef de famille », c'est-à-dire le « patriarche » en tant que tel, est absent.

Quoi qu'il en soit, si l'on retourne à la réalité historique de l'ère Meiji, et d'abord au texte même du Code civil, on voit se dissoudre peu à peu cette figure du « patriarche » omnipotent, et l'assimilation du chef de famille au père perdre de son naturel. Le Code de 1898 ne doit pas être interprété en effet comme une victoire des conservateurs « prussiens » sur les libéraux « français³³ ». Bien que les propositions de Boissonade n'aient pas été suivies, et que la nouvelle mouture adoptée en 1898 se conforme, sur le modèle allemand, au plan dit « des Pandectes », le texte retenu est en réalité le résultat d'un compromis bancal qui fut perçu par Hozumi et les partisans d'un modèle purement japonais de l'*ie* comme un échec, et par Fukuzawa Yukichi et les libéraux comme un succès³⁴.

Décrivant à grands traits le système de l'*ie* mis en place par le Code civil, nous avons raisonné, à l'instar d'un grand nombre de commentateurs, comme si les notions de chef et de père de famille étaient interchangeables. Or, comme l'a montré Isabelle Konuma dans son étude sur l'émergence du père dans le droit civil de l'ère Meiji, cette dernière s'est en partie opérée *contre* l'autorité du chef de famille³⁵.

Bien que les statuts de père et chef de famille se soient sans doute souvent recoupés dans les faits, rien n'empêchait en droit qu'un individu occupât exclusivement l'un d'entre eux. Le chef de famille n'était pas nécessairement le père de tous les enfants d'un *ie*, qui pouvait comprendre ses neveux et nièces ; et un père, frère du chef, n'était pas nécessairement chef de famille. C'était là une différence considérable avec le Code Napoléon par exemple, où le chef de famille, par ailleurs père, était le dépositaire unique de la « puissance paternelle ».

Le Code de 1898 reconnaît en effet une « autorité parentale » (*shinken*), définie comme « l'ensemble des droits et obligations reconnus au père ou à la mère avec pour but la protection physique de l'enfant et l'entretien de ses biens ». Les prérogatives des parents concernent essentiellement la surveillance et l'éducation de l'enfant mineur. Comme le souligne Isabelle Konuma, à travers la description de ses attributions se dessine l'image d'un « père protecteur, soucieux de l'intérêt de l'enfant ». Non seulement il jouit d'une marge d'autonomie, en tant que père, par rapport au chef de famille, mais il est aussi et surtout responsable des charges d'entretien et d'éducation perçues comme vitales.

Une notion de père *in se*, distincte de celle de chef de famille, émergea à l'ère Meiji. Elle insistait fondamentalement sur les devoirs du père à l'égard de

33. *Ibid.* : 18-19.

34. Voir DDEM (2011) : 72.

35. Voir Konuma (2011) : 463-472.

ses enfants, dont elle reconnaissait ainsi les droits imprescriptibles³⁶. Loin de venir se fondre avec la fonction de chef de feu pour affirmer la toute-puissance d'un *pater familias* japonais, l'apparition du père dans le Code civil créa donc un « faux pli juridique³⁷ » qui vint au contraire introduire un coin dans l'autorité du chef de famille, désormais *en partage*.

Dans le même ordre d'idées, on voit se faire jour, dans les manuels de morale qui promeuvent officiellement la figure d'un père-patriarche, une image beaucoup plus nuancée de la fonction paternelle. Analysant à la suite de Muta Kazue les images de ces manuels, Christian Galan³⁸ note pour une première période, qui va du début de l'ère Meiji aux années 1885-1886, un « processus de rapprochement progressif, physique, entre parents et enfants ». La distance, structurante, qui les sépare les uns des autres ne cesse de se réduire, jusqu'à permettre un contact physique entre un père et son fils, par exemple. Austères et sévères au départ, les parents s'adoucissent et semblent, « sinon se détendre en présence de leurs enfants, du moins accepter de ceux-ci une attitude moins formelle, notamment au travers du partage de moments de détente ». Le paradoxe, étonnant, est que durant cette même période, selon Muta et Galan, les textes des manuels de morale présentent la piété filiale sous une forme radicale, dans des histoires édifiantes mettant en scène des enfants placés dans des situations extrêmes, « allant jusqu'au sacrifice de leur propre vie ».

Ce processus contradictoire se poursuivra à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle dans les manuels d'État où l'idéologie patriarcale ne cesse de s'affirmer, on l'a vu, alors que les illustrations placées en regard montrent des pères toujours plus tendres et affectueux, tenant leurs enfants dans leurs bras, ou leur prodiguant des soins lorsqu'ils sont malades, comme si une « piété parentale » venait contrebalancer la sacro-sainte « piété filiale », désormais atténuée et rationalisée, et comme submergée par l'irruption des sentiments d'affection réciproque entre tous les membres de la famille.

Cette figure du père tendre, aimant et attentionné, se retrouve dans différents autres documents de l'époque. Dans une étude³⁹ des lettres envoyées par Fukuzawa Yukichi⁴⁰ à ses deux fils aînés, Ichitarô et Sutejirô, en séjour aux États-Unis entre 1883 et 1888, Marion Saucier a ainsi montré comment sa paternité comporte une dimension affectueuse qui vient s'ajouter à d'autres dimensions, morale ou sociale. Fukuzawa exprime volontiers son sentiment de tristesse de voir ses garçons partis, ainsi que son inquiétude pour leur santé ou pour leur

36. Voir Konuma (2011) : 555-565, et Galan (2011) : 533-553.

37. Gluck (2011) : 19.

38. Pour ce passage, voir Galan (2011) : 157-164 et Muta (2004) : 88 *sq.*

39. Voir Saucier (2011) : 477-490.

40. Voir aussi Galan (2011) : 521-536.

capacité à s'intégrer à l'étranger. Il leur donne beaucoup d'informations sur leurs cadets, dont il observe le développement avec émerveillement. Il n'hésite pas à exprimer sans fard la douleur que provoque cette longue absence :

Vous nous avez envoyé des lettres en anglais, elles sont vraiment bien écrites et la lettre en japonais aussi. Votre mère et moi les avons lues plusieurs fois, je lui ai traduit l'anglais, nous avons pleuré tout en nous réjouissant. Les sentiments des parents pour leurs enfants sont une drôle de chose, les enfants ont beau grandir, les parents les voient toujours comme des nourrissons et quand par hasard ils lisent une de leurs lettres d'adulte, ils sont tout étonnés. (Lettre du 4 décembre 1883)

Et cette dimension apparaît également dans son autobiographie, *La Vie du vieux Fukuzawa racontée par lui-même (Fukuô jiden, 1898)*, et en particulier dans le chapitre qu'il consacre à sa « vie de famille » avec ses neuf enfants :

Chez nous, nous ne faisons pas de distinction entre un père sévère et une mère aimante. S'il faut être sévère, nous le sommes l'un et l'autre, s'il faut être affectueux, nous le sommes aussi l'un et l'autre. Au sein de notre famille, nous ressemblons à des amis ; aujourd'hui encore mes petits-enfants, qui craignent un peu leur mère, disent que leur grand-père est celui dont ils ont le moins peur⁴¹.

Bien évidemment, ces témoignages fragmentaires, qui trouvent un écho dans certains textes littéraires⁴², ne sauraient prétendre à l'exhaustivité. Mais ne permettent-ils pas néanmoins, au minimum, de faire éclater l'image par trop monolithique d'un Japon essentiellement patriarcal ? C'est le médecin militaire Mori Ôgai qui est réputé avoir introduit au Japon au début du xx^e siècle l'appellatif hypocoristique *pappa*, et ses enfants ont témoigné à l'envi de l'affection attentive qu'il leur portait. L'aînée de ses filles, Mori Mari, écrivit ainsi : « Papa : voilà ce qui occupait tout mon cœur⁴³. »

Ces quelques remarques, bien que parcellaires, laissent à penser que la construction patriarcale moderne ne peut en aucune manière rendre compte de la totalité de l'expérience paternelle du Japon de l'ère Meiji, voire que la réalité de la paternité meijiennne, bien loin de l'exercice froid et distant d'une autorité hiérarchique, se caractérise aussi, *a contrario*, par une forme de tendresse⁴⁴. « Mon père, ce héros au sourire si doux », qu'évoque Victor Hugo dans *La Légende des siècles* (1859-1883), était-il complètement absent du Japon moderne ?

41. Fukuzawa (1996) : 282-283 et (2007) : 353-354.

42. Voir par exemple Higuchi (2008) : 27-46.

43. Mori (1957) : 48.

44. Le « père affectueux » (*jifu*) apparaît dès les textes japonais antiques, sans doute un peu avant le « père sévère » (*genpu*)... Sur le *jifu* dans l'histoire du Japon, voir Myôki (1997) : 167-214.

Dans son célèbre essai de 1948, *La Chute (Daraku-ron)*, Sakaguchi Ango faisait une remarque provocante et paradoxale, d'une étonnante acuité :

Pendant cette guerre, on a interdit aux écrivains d'écrire sur la vie amoureuse des veuves. Les militaires avaient l'arrière-pensée qu'on ne devait pas provoquer et corrompre les veuves de guerre, et ils voulaient sans doute qu'elles passent le reste de leur vie comme des saintes. Ils étaient très subtils dans la compréhension du vice. Loin d'ignorer le cœur des femmes, ils ne le connaissaient que trop bien, et c'est pourquoi ils avaient pu imaginer cette interdiction. [...]

Nous sommes dociles aux règles, mais notre vrai état d'esprit est contraire aux règles. L'histoire militaire du Japon n'est pas tant l'histoire du *bushidô* que celle du machiavélisme. [...]

De même que les militaires d'aujourd'hui ont interdit d'écrire sur la vie amoureuse des veuves, il fut nécessaire aux guerriers d'autrefois de dominer leurs propres faiblesses et celles de leurs hommes grâce au *bushidô*⁴⁵.

Si l'on adopte son raisonnement, bien loin de cristalliser dans des textes officiels une dimension essentiellement patriarcale de la société japonaise, les autorités politiques et idéologiques modernes n'auraient donc fait que prendre acte de l'extrême fragilité des pères des ères Meiji et Taishô. Elles n'en auraient proclamé la toute-puissance que pour tenter désespérément d'en conjurer le marasme.

La débâcle de la fonction paternelle chez les écrivains japonais modernes

Le papa attentionné n'est pas la seule alternative offerte par le Japon moderne au modèle du patriarche autoritaire. Plusieurs auteurs majeurs des ères Meiji et Taishô, Shimazaki Tôson (1872-1943), Mori Ôgai (1862-1922) ou Natsume Sôseki (1867-1916), par exemple, vont en effet jusqu'à décrire une véritable débâcle de la fonction paternelle de leur époque, en particulier vers 1910, au lendemain de la guerre russo-japonaise⁴⁶. Cette débâcle peut prendre la forme d'un effondrement des pères, incapables d'assumer leur rôle, ou celle d'une rupture avec des fils qui refusent de reconnaître leur autorité.

C'est sans doute Shimazaki Tôson qui a dépeint de la manière la plus radicale le marasme paternel. Dès *Familles (Ie)*⁴⁷ en 1911, il met en scène un fils, Koizumi Sankichi, qui prend soudain conscience des raisons pour lesquelles son père, déjà mort quand commence le roman, a sombré dans la folie. Découvrant l'image

45. Traduction française par Yamada Minoru, Sasaki Yasuyuki et Yves-Marie Allieux, « La Chute », in Allieux (1995) : 256. Texte japonais Sakaguchi (2008) : 227.

46. Voir Kawamoto (1973).

47. Voir, sur ce roman, l'article de Fujiwara (2011) : 257-268.

d'un « bateau noir » hollandais parmi de vieux papiers, Sankichi comprend que ce père n'a pu supporter les réformes de la Restauration de Meiji, qui ont trahi son espoir de retour à un ordre ancien. Notable local, à la moralité rigide, ce père a fini sa vie enfermé dans une cage.

Cette figure paternelle, évoquée en creux dans *Familles*, devint le centre d'*Avant l'aube* (*Yoakemae*), poursuivi sans relâche de 1929 à 1935. Le personnage principal de cet épais roman, Aoyama Hanzô, est né dans une famille qui exerce depuis de nombreuses générations les fonctions cumulées de chef de village, d'aubergiste et de responsable du relais dans la bourgade de Magome, sur la Route de l'intérieur qui depuis des siècles relie Kyôto et Edo. Intéressé depuis son enfance par les études nationales, il rêve d'une antiquité mythique et rêve d'un « retour » à une hypothétique union du religieux et du politique. Il se marie et succède à son père au cœur des temps troublés de la fin du *bakufu*. La Route perd brusquement de son importance avec la Restauration, qui entraîne la disparition du système de séjour alterné des seigneurs dans la capitale. Après la mort de son père, les fonctions dont avait hérité Hanzô sont supprimées. Il est néanmoins nommé responsable de l'état civil local. Mécontent de l'adoption du calendrier occidental, il écrit un placet en faveur d'un calendrier impérial qu'il adresse à la Cour, mais en vain. Lors d'un conflit avec les autorités à propos de l'exploitation des forêts environnantes, il est désavoué, puis démis de ses fonctions officielles. Il part alors pour Tôkyô, où il travaille à l'Institut du Grand enseignement, mais démissionne au bout de quelques mois. Peu après, il lance en direction de l'Empereur un éventail sur lequel il a calligraphié un poème. Il est alors emprisonné, puis libéré contre le paiement d'une amende. L'évolution politique sonnait définitivement le glas de ses idéaux, il perd la raison et sombre dans le désespoir. Contraint par les siens de quitter ses fonctions de chef de famille, il met le feu au temple Manpuku-ji. Il meurt enfermé, dément⁴⁸.

Dans *Comme si* (*Ka no yô ni*) en 1912, Mori Ôgai décrit la détérioration des liens entre un père et son fils. Hidemaro est un jeune intellectuel qui a séjourné à Berlin. Spécialiste d'histoire des religions, il est épris des idées rationalistes du théologien libéral Adolf Harnack. De retour au Japon, il prend conscience d'une incompatibilité entre sa propre conception des mythes (et de leur absence de vérité historique) et les idées conservatrices de son père, le puissant vicomte Gojô, inquiet, comme les dirigeants japonais de l'époque, de la diffusion des « pensées dangereuses ». Incapable d'exprimer son opinion, Hidemaro s'enferme dans une sorte de neurasthénie sans issue qui inquiète ses parents.

Ainsi Hidemaro hésitait-il à détruire les erreurs de son père. [...]

48. Voir Kan Jon.gyun (2004).

Hidemaro sentait qu'il y avait là, entre son père et lui, une gorge étroite et profonde. En même temps il voyait bien que, dans leurs conversations, si son père tentait de soulever légèrement le couvercle de la boîte où il soupçonnait devoir trouver des choses dangereuses, il reculait aussitôt ; Hidemaro s'en irritait et trouvait cela lamentable. Il en concluait qu'il fallait ménager son père et éviter qu'il ne s'approche de ces choses. Il ne tenait pas à ce que son père soulève le couvercle, voie le diable en pleine lumière et prenne pour du poison ce qui n'en était pas ; il préférait qu'il continue d'avoir des doutes au sujet du contenu de la boîte.

La situation est donc bloquée :

De ce fait, alors qu'une année s'était déjà écoulée depuis le retour d'Europe de Hidemaro, le dialogue entre le père et le fils ressemblait à la situation de deux armées ennemies qui se font face à face : des deux côtés on envoie des patrouilles d'éclaireurs, et à chaque fois que celles-ci aperçoivent l'ombre de l'ennemi, elles tirent de loin et rebroussement chemin, si bien que faute d'un choc frontal, clair et net, on ne peut faire une paix véritable⁴⁹.

Le récit se clôt sans que ce profond malaise ne soit le moins du monde dissipé.

Les mauvaises relations entre pères et fils constituent à bien des égards un des thèmes essentiels des romans de Natsume Sôseki⁵⁰. Elles se caractérisent de manière obsessionnelle, presque effrayante, par une défaillance généralisée des figures paternelles. Absents, prématurément décédés, mourant au cœur du récit, moribonds ou ennemis, les pères sôsekiens laissent toujours derrière eux des fils désarmés.

Dans *Et puis (Sorekara)* par exemple, en 1909, le fossé se creuse toujours plus profondément entre les protagonistes, au fil de leurs conversations :

Ce qui préoccupait le plus Daisuke, c'était son père. [...]

À dire vrai, cette « éducation vertueuse » que son père avait sans cesse à la bouche n'avait rien fait d'autre que de refroidir progressivement la chaude et tendre affection qui unit un père et un fils. C'est en tout cas ce que pensait Daisuke. Son père en revanche, au fond de lui, voyait les choses de manière diamétralement opposée. Selon lui, on était père et fils par les liens du sang, quoi qu'il pût advenir. [...] Voilà comment il avait fabriqué un fils glacial à son égard. [...] Il n'avait absolument pas conscience des conséquences néfastes que son éducation avait eues sur Daisuke⁵¹.

Le roman s'achève de manière emblématique quand Toku prononce l'exhérédation de son fils qui s'oppose à lui :

49. Mori Ôgai (1973) : t. 10, 65.

50. Voir Lozerand (2011) : 499-516.

51. Natsume (1995) : 36-37.

«Toutes vos paroles sont frappées du coin du bon sens, mais comme je n'ai pas le courage de consentir à ce mariage, je n'ai pas d'autre solution que de refuser votre proposition», finit par dire Daisuke. [...]

«Bon, eh bien, n'en fais qu'à ta tête», déclara le vieil homme, le visage rempli d'amertume.

Daisuke lui aussi trouvait la situation désagréable. Cependant, faute d'y pouvoir rien changer, il salua son père et s'apprêta à prendre congé. À ce moment-là, celui-ci le retint et lui dit : «De mon côté, sache que je n'ai pas l'intention de continuer de pourvoir à tes besoins⁵²».

Le Cœur (Kokoro) en 1914 va encore plus loin dans la description d'une rupture irrémédiable entre les générations. Le roman ne se contente pas de décrire l'éloignement entre parents et enfants.

Et pour sauver sa face, c'est au lendemain même de ma licence que le père eût voulu me caser. Moi, je ne pensais qu'à vivre la vie active de la capitale. Mais, d'évidence, mes parents me comprenaient si mal que je devais leur faire l'effet d'un homme d'une autre planète qui eût marché les pieds en l'air. Je me trouvais moi-même profondément étranger à leur nature. Il y avait entre nous une trop grande distance pour que j'eusse la moindre envie de rien leur confier de mes pensées⁵³.

Le jeune héros est en effet amené à abandonner son père agonisant, sans aucune échappatoire, sans destination alternative, puisque le train dans lequel il saute alors ne l'emmène que vers un étrange «Maître» dont il vient d'apprendre... le tout récent suicide :

Ma résolution était prise. Je resserrai ma ceinture, enfouis la lettre du Maître dans la manche de mon kimono, sortis par la porte de derrière, courus comme un rêve chez le médecin. Mon père pouvait-il durer deux ou trois jours encore ? Deux ou trois jours seulement, que le médecin, à force de piqûres, le prolongeât ! Mais le médecin était absent. Je n'avais pas le temps d'attendre. Mon cœur battait. Je pris un pousse, je pressai l'homme vers la gare. [...] Puis, d'un élan désespéré, je me jetai dans le train de Tôkyô⁵⁴.

Les fils, chez Sôseki, ne sont-ils pas tous susceptibles de s'adresser à leur père comme Franz Kafka au sien, dans sa célèbre lettre de 1919, jamais envoyée : «J'aurais eu besoin qu'on dégagât un peu mon chemin⁵⁵» ?

52. *Ibid.* : 253.

53. Natsume (1986) : 108 et, en français (1987) : 141.

54. Natsume (1986) : 138 et, en français (1987) : 176.

55. «Ich hätte ein wenig Offenhalten meines Wegs gebraucht.» Kafka ([1950, éd. posthume], 1995) : 27.

Sans entrer dans une enquête socio-historique, peut-être est-il possible de prolonger les perspectives ouvertes par ces trois exemples. C'est en tout cas ce que suggère l'analyse proposée en 1965 par Kaneko Mitsuharu⁵⁶ (1895-1975) dans un essai autobiographique, *Histoire spirituelle du désespoir* (*Zetsubô no seishin-shi*), où il consacre un chapitre entier à « La tragédie du temps des moustaches », avec comme sous-titre : « Antagonismes entre père et fils à l'ère Meiji ».

À travers mon étroite expérience personnelle, que d'amis dont j'ai vu les pères se comporter en ennemis ! La plupart de ces pères étaient nés entre les ères Kaei [1848-1854] ou Genji [1864-1865] et l'époque de la fondation de Meiji [1868], et ils avaient vécu en marchant au pas cadencé depuis les débuts de l'ouverture aux Lumières. Néanmoins, incapables de soupçonner les sentiments des fils qui allaient leur succéder à la génération suivante, ils jouaient de leur ego dans un complet désarroi, croyant que leurs idées étaient ce qui se faisait de mieux et entendant bien qu'on s'y conformât. Par réaction, leurs fils les haïssaient, s'efforçaient de les fuir, et quand ils se trouvaient nez à nez, leurs yeux s'injectaient de sang ; on allait jusqu'aux vœux de mort réciproques.

Pères et fils vivaient à jamais dans deux mondes qui ne se comprendraient jamais. À tout le moins, ils en étaient persuadés. Le père désespérait de ce fils qui ne s'adaptait pas à sa manière de penser, et le fils doutait de l'affection d'un père qui tentait de mettre des entraves à sa liberté⁵⁷.

Kaneko propose ici une tentative de périodisation qui correspond presque exactement à la chronologie des œuvres succinctement analysées de Tôson, Ôgai et Sôseki. Il est ainsi possible avec lui d'aller au-delà de la célèbre remarque de Sartre – « Il n'y a pas de bons pères, c'est la règle. Qu'on n'en tienne pas rigueur aux hommes, mais au lien de paternité qui est pourri⁵⁸ » – en lui ajoutant une dimension historique, c'est-à-dire en soulignant qu'il est sans doute des conjonctures plus délicates que d'autres pour l'exercice de la paternité. Qui ne se souvient, par exemple, du mot souvent cité d'un personnage de Balzac dans *Les Mémoires de deux jeunes mariées* en 1841 ?

« Sais-tu, mon enfant, quels sont les effets les plus destructifs de la Révolution ? tu ne t'en douterais jamais. En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a plus que

56. Sur Kaneko, voir Ninomiya (1992) : 97-105 ; et Miura (2003) : 145-155.

57. Voir Kaneko Mitsuharu (2009), *Histoire spirituelle du désespoir*, trad. Benoît Grévin, Éditions ENS rue d'Ulm : 57 ; texte japonais *Zetsubô no seishinshi* (1996), Kôdansha bungei bunko : 65.

58. Sartre ([1964], 1972) : 19.

des individus. [...] Tout pays qui ne prend pas sa base dans le pouvoir paternel est sans existence assurée⁵⁹. »

Que le lien de paternité soit ou non « pourri », les périodes de bouleversement historique ne lui sont *a priori* guère favorables. Entre des pères enracinés dans les valeurs de l'époque d'Edo, qui ont vécu en première ligne les chamboulements de la fin du *bakufu* et de la Restauration de Meiji, et des fils, qui appartiennent de plain-pied à un Japon profondément transformé, le rapport ne pouvait être que difficile, car ces pères n'ont guère eu d'autres choix, face aux transformations en cours, que de demeurer inadaptés ou de trahir les valeurs dont ils avaient hérité.

Kaneko donne ainsi plusieurs exemples d'hommes de la génération des pères – « ces restes de désespoir et de souffrance » – qui disent éloquentement « le désespoir de ceux qui possédaient une conscience à l'ancienne⁶⁰ ». Il décrit aussi les souffrances des jeunes gens de la génération suivante, la sienne, comme celles de Fujimura Misao dont le suicide dans la cascade Kagon en 1903 eut un grand retentissement⁶¹.

Essayons de poursuivre la piste ainsi suggérée en passant rapidement en revue, selon un ordre chronologique, comme pour poser quelques jalons, la situation des pères de quelques grands écrivains japonais modernes⁶². Le cas du plus important d'entre eux, Natsume Sôseki, contraint à dépasser les bornes chronologiques proposées par Kaneko⁶³, mais il est vrai que Natsume Naokatsu (1817-1897), notable d'Edo, avait déjà cinquante ans à la naissance de son petit dernier, Kinnosuke. On connaît l'enfance très compliquée de ce dernier, placé en nourrice dès son plus jeune âge, puis confié en adoption à la famille Shiobara, avant d'être rapatrié dans la famille Natsume, puis tardivement réintégré dans l'état-civil de celle-ci. Ces faits douloureux constitue la trame du roman *Les Herbes du chemin* (*Michikusa*, 1915). Sôseki les a directement évoqués dans le recueil d'essais *Derrière la vitre* (*Garasudo no uchi*, 1915):

59. Balzac ([1841], 1981): 93.

60. Kaneko (1996): 51, 58 et, en français, (2009): 45, 51.

61. Voir Balet (1905): 67-91.

62. On n'a opéré ici qu'un choix quelque peu arbitraire, car d'autres cas seraient fort intéressants, comme ceux de Futabatei Shimei (1864-1909), Kôda Rohan (1867-1947), Ozaki Kôyô (1868-1903), Kunikida Doppo (1871-1908), Higuchi Ichiyô (1872-1896), Takamura Kôtarô (1883-1956), Mushanokôji Saneatsu (1885-1976), Akutagawa Ryûnosuke (1892-1927), Kawabata Yasunari (1899-1972), jusqu'à Hiraoka Kimitake (Mishima Yukio, 1925-1970). Voir le numéro spécial de *Kokubungaku* (2004); ainsi que Kobayashi (2009).

63. Sur les liens entre Fukuzawa Yukichi et son père Hyakusuke, voir Lozerand (2010): 27-31.

À la différence des benjamins habituels, je n'étais nullement choyé par mes parents. Il y avait diverses causes à cela : je n'étais pas d'une nature obéissante et j'avais été longtemps tenu éloigné de mes parents. En particulier, j'ai toujours conservé le souvenir d'avoir été rudement traité par mon père⁶⁴.

La vie dramatique de Shimazaki Masaki (1831-1886), le père de Tôson, a été décrite avec la plus grande précision dans *Familles*, et surtout dans *Avant l'aube*, on l'a vu, romans autobiographiques fort fidèles à la réalité et dont le statut fictionnel n'est avéré que par le nom des personnages.

Masaoka Tsunenao (1832-1872), père du poète Masaoka Shiki (1867-1902), était issu d'une famille de guerriers. Il mourut jeune, juste après avoir pris sa retraite, ayant dilapidé le patrimoine de son épouse, trois ans après un incendie de la maison familiale que la rumeur l'accusa d'avoir provoqué dans un accès d'ivresse⁶⁵. Voici comment Shiki évoque ce père en 1889 :

Tout le monde disait de lui que c'était un grand buveur ; il descendait jour après jour près de deux litres de saké et c'est à cause de cela qu'il s'est affaibli et a tôt quitté ce monde. [...] Mon père n'avait pas d'aptitude pour les armes, mais il n'en avait pas non plus pour l'étude. [...] Il était orgueilleux, entêté et méchant⁶⁶.

Mori Shizuo (1835-1896), père de Rintarô, futur Mori Ôgai, avait été adopté dans sa belle-famille, où il sembla faire pâle figure face aux personnages redoutables de la mère et de la grand-mère de l'écrivain. Ôgai évoque ainsi ce médecin discret dans *Casuistica* (*Kazuisuchika*) en 1911 :

Quand je repense à la vie de mon père, je comprends qu'il accordait la totalité de son attention aux choses ennuyeuses de la vie quotidienne, contrairement à moi qui fixe mon regard sur ce qui est lointain et n'accorde qu'une attention distraite à ce qui se trouve sous mes yeux⁶⁷.

Arishima Takeshi (1842-1916), fils de guerrier, haut fonctionnaire et homme d'affaires, avait voyagé en Europe, il donna à son fils aîné une éducation ouverte et variée, de grande qualité, ce qui n'empêcha pas celui-ci de s'opposer vigoureusement aux valeurs paternelles, allant jusqu'à renoncer aux terres dont il avait hérité. Arishima Takeo (1878-1923) a dépeint ces conflits avec son père dans *Parents et enfants* (*Oyako*) en 1923, juste avant de se donner la mort⁶⁸.

Fils d'un modeste paysan du département d'Iwate, Ishikawa Ittei (1850-1927), soupçonné d'avoir détourné l'argent de la paroisse, fut démis de ses

64. Natsume (1992) : 84 et, en français, (2001) : 122-123.

65. Tsubouchi (2011) : 9.

66. Masaoka (2004) : 96-97.

67. Mori Ôgai (1972) : t. 8, 7.

68. Kôno (2004) : 6-11 ; Nishigaki (2004) : 61-67 ; Galan (2011) : 517-530.

fonctions de responsable du temple bouddhique du village de Shibutami en 1904, l'année où son fils Hajime, le futur poète Ishikawa Takuboku (1886-1912), atteignit ses 18 ans. Le 5 mars 1907, le jour même où il allait accueillir dans la demeure familiale son épouse et son premier enfant, Takuboku apprend la fuite de son père, qui n'a pu obtenir sa réintégration et ne peut soutenir sa famille. Il écrit dans son journal :

Ce jour est un des plus importants dans l'histoire de notre famille. Ce matin, quand les cris de ma mère m'ont réveillé, mon père était parti. Sans y penser, j'ai pleuré. Il ne faut pas dire que mon père était parti, il faut dire que le démon de la pauvreté l'avait chassé⁶⁹.

Nagai Kyûichirô (1852-1913), haut fonctionnaire, poète sino-japonais renommé, fut, semble-t-il, détesté par son fils Sôkichi, alias Nagai Kafû (1879-1959). Dans plusieurs nouvelles, celui-ci oppose un monde paternel sévère, marqué négativement par le travail, les arts militaires et la culture sinisante, à l'univers maternel doux et joyeux associé à la culture japonaise populaire⁷⁰.

Shiga Naoharu (1853-1929), né dans une famille de guerriers, occupa des fonctions importantes dans la banque et les chemins de fer. Son fils, Naoya (1883-1971), qui adulait son grand-père, entretenait avec lui des réactions très difficiles, dont il se fait par exemple l'écho dans *La Réconciliation* (*Wakai*, 1917). Il fut en effet exhérédié, comme Daisuke, le personnage d'*Et puis* de Natsume Sôseki⁷¹.

Tanizaki Kuragorô (1854-1919), père du romancier Jun. ichirô (1886-1965), était un gendre adopté. D'une « santé précaire », marqué d'une « incapacité congénitale à réussir quoi que ce soit », il accumula les « échecs commerciaux⁷² ». Tanizaki a longuement évoqué dans *Années d'enfance* (*Yôshô jidai*)⁷³ sa situation de famille, et en particulier la figure mythique du « fabuleux grand-père » Kyûemon, qui avait édifié de ses mains et maintenu pendant une génération la prospérité de la famille. Par contraste, Kuragorô apparaît comme un homme faible, incapable de s'adapter à une société en pleine mutation⁷⁴.

Les pères de certains des plus grands écrivains des ères Meiji et Taishô se laissent donc répartir en deux catégories : des hommes puissants, que leurs fils rejettent, et des hommes faibles, inconsistants. Pour les uns comme pour les autres, le poids de l'histoire a été déterminant. Elle a constitué pour les seconds

69. Cité par Sasaki (1984) : 211.

70. Voir Ôta (2011).

71. Ikeuchi (2004) : 74-79.

72. Tanizaki (1998) : t. 2, 814-815.

73. Voir Figon (2004) : 45-54.

74. Ninomiya (1997) : t. 1, xii.

un défi qu'ils n'ont su relever, au contraire des premiers qui n'y sont souvent parvenus qu'au prix d'un reniement de leurs origines. Dans aucun des deux cas, ces pères n'ont représenté des figures de référence respectées qui auraient assuré la transmission de valeurs.

Sans doute est-il difficile de généraliser ces remarques à l'ensemble de la société japonaise moderne. Elles ne constituent que quelques repères, ne caractérisent au mieux que quelques symptômes. Il n'empêche qu'au cœur de cette société, souvent lus avidement par un très large public, des écrivains ont vécu et raconté le marasme de la paternité japonaise, dans l'élan même de la modernisation, bien avant la reddition de 1945. Et cette défaillance des pères n'a-t-elle pas précisément constitué, pour chacun des écrivains ici mentionnés, un des éléments qui expliquent son entrée en littérature ? Franz Kafka, dans sa *Lettre au père* déjà citée, écrivait à celui-ci :

L'impossibilité d'avoir des relations pacifiques avec toi eut encore une autre conséquence, bien naturelle en vérité : je perdis l'usage de la parole. [...] Je pris une manière de parler saccadée et bégayante⁷⁵.

N'est-ce pas précisément d'un semblable défaut de paternité que serait né, chez les écrivains japonais modernes – *qui ont tous choisi d'écrire dans une autre langue que celle de leur père*⁷⁶ –, ce « bégaiement dans sa propre langue » dont Gilles Deleuze affirme qu'il constitue « le style⁷⁷ » ?

Conclusion

Dans la France de la seconde moitié du XVIII^e siècle⁷⁸, un véritable « engouement de paternité » déboucha paradoxalement sur une mise en question radicale de la figure paternelle, qui culmina dans l'exécution du monarque Louis XVI le 21 janvier 1793. Et si la promotion idéologique insistante de la puissance paternelle au Japon, un siècle plus tard, n'était elle aussi, en réalité, que le corollaire de son affaiblissement ? Et si le lieu commun d'un Japon patriarcal ne faisait que masquer, plus ou moins efficacement, la fragilité de la position des pères depuis la Restauration de Meiji ?

Il fut beaucoup demandé à l'autorité patriarcale par l'idéologie de l'État-famille, imposée en force à la nation des années 1890 aux années 1940 ; et la politique moderne, en quête de légitimation, l'a surchargée d'une lourde

75. Kafka (1995) : 43-45.

76. Voir sur cette question du choix d'une langue moderne : Lozerand (2011, à paraître).

77. Deleuze (1993) : 135-143.

78. Bonnet (2000) : 245-267 et Cabantous (2000) : 333-358.

responsabilité, difficile à porter. Il demeure par ailleurs difficile de mesurer les effets réels de cette volonté d'endoctrinement, son exacte diffusion dans la population, ses liens avec les pratiques concrètes, alors même qu'un mouvement de fond conduisait en réalité à une quasi-hégémonie de la famille nucléaire. Celle-ci était sans doute plus en phase avec une autre idéologie, tout aussi forte, celle de la famille conjugale restreinte (*katei*), qui supposait un autre modèle paternel, celui du papa attentionné, soucieux de son épouse et de ses enfants⁷⁹.

Alors même qu'il avait officiellement démarré en 1947 par l'éradication de l'*ie* du Code civil, l'après-guerre a en réalité constitué, et jusque dans les années 1980, comme à contre-temps, un véritable second « âge d'or⁸⁰ » de cette institution, c'est-à-dire du mythe d'une famille spécifiquement japonaise, hiérarchique, patriarcale, dénoncée par les progressistes, regrettée par les conservateurs, encensée par les spécialistes de sciences sociales, au prix d'un étonnant refoulement. Loin de correspondre à une quelconque caractéristique historique (ou transhistorique !) de la société japonaise, cet *ie* n'était en réalité, comme on l'a suggéré⁸¹, qu'une « tradition inventée », la version japonaise du fantasme né dans l'Europe contre-révolutionnaire d'une *gens* originelle, abolie par les soubresauts de l'histoire. N'en fut-il pas de même avec la figure paternelle autoritaire du chef de famille, censée s'être effondrée quand l'Empereur Shōwa a capitulé devant le général MacArthur en septembre 1945, alors même que rien ne prouve qu'elle ait jamais eu la consistance et la solidité qu'on lui prêta alors, ni qu'elle ait été profondément enracinée avant guerre, en dépit des efforts de la propagande ?

Bien que l'enquête soit à poursuivre, émettons l'hypothèse que la notion de « patriarcat⁸² » en tant que telle n'a pris son essor au Japon que dans les années 1970, dans le droit fil des élaborations féministes de la fin des années 1960⁸³, et que c'est seulement à partir de cette époque qu'elle a été rétrospectivement plaquée sur la réalité concrète de l'ère Meiji, annihilant ses spécificités, ses nuances et ses contradictions, ses dynamiques.

Pris entre des injonctions diverses, souvent contradictoires, les pères japonais du xx^e siècle mériteraient d'être rencontrés et décrits pour ce qu'ils furent vraiment et pour ce qu'ils sont encore aujourd'hui, loin des idéologies officielles

79. Voir DDEM (2011) : 604-613.

80. Voir DDEM (2011) : 598.

81. Voir *supra*, p. 194.

82. Si nous n'avons à ce jour aucune certitude sur la date d'émergence du terme, notons tout de même qu'un dictionnaire de référence comme le *Grand dictionnaire de la langue japonaise* (*Kokugo daijiten*) en donne comme première occurrence un texte de 1948 : Senuma Shigeki, « Shizen shugi bungaku ni okeru ie ».

83. L'ouvrage de Kate Millett (1969) fut sans doute pionnier en la matière. Pour une continuation française, voir Delphy (1998). Au Japon, voir Ueno (1990).

et des stéréotypes sociologisants : des pères ordinaires, intérieurement divisés, lamentables ou héroïques, tendres et sévères, rétifs à toute typologie culturelle ou nationale, mais profondément marqués en revanche par les crises et tensions historiques.

Terminons cette esquisse trop rapide par le bel hommage qu'un fils rend à l'un d'entre eux. Dans un ouvrage récent, Mizubayashi Akira dresse en effet un mémorable portrait de son père, qui lui ouvrit les portes d'une « *langue paternelle* », la langue française, alors même qu'il ne la parlait pas :

Oui, c'est vrai, il faudrait invoquer tous les dieux de la terre pour ressusciter ce père, cet homme, ce professeur qui avait si bien aidé un enfant à s'élever au-dessus de lui-même⁸⁴.

84. Mizubayashi (2011).

BIBLIOGRAPHIE

- BABA Ken.ichi 馬場謙一 (1984). Chichi to wa nani ka 父とは何か. In BABA Ken. ichi 馬場謙一 et al. (dir.), *Chichioya no shinsô* 父親の深層. Tôkyô: Yûhikaku.
- BALET Lucien (1905). Testament d'un philosophe japonais. *Mélanges japonais*, Sansaisha, n° 6-7, avril-juillet: 67-91.
- BALZAC Honoré (de) (1981). *Mémoires de deux jeunes mariées*. Paris: Folio.
- BENNETT John W. et IWAO Ishino (1963). *Paternalism in the Japanese Economy*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- BERNARD Claudie (2007). *Penser la famille au XIX^e siècle*. Saint-Étienne: Publications de l'université de Saint-Étienne.
- BONNET Jean-Claude (2000). De la famille à la patrie. In Jean DELUMEAU et Daniel ROCHE (dir.), *Histoire des pères et de la paternité*. Paris: Larousse-HER.
- CABANTOUS Alain (2000). La fin des patriarches. In Jean DELUMEAU et Daniel ROCHE (dir.), *Histoire des pères et de la paternité*. Paris: Larousse-HER.
- DELEUZE Gilles (1993). *Critique et clinique*. Paris: Minuit.
- DELPHY Christine (1998). *L'Ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*. Paris: Syllepse.
- DELUMEAU Jean et ROCHE Daniel (dir.) (2000). *Histoire des pères et de la paternité*. Paris: Larousse-HER.
- DESAINT Nilsy (2007). *Mort du père et place de la femme au Japon. Crise du modèle patriarcal et égalité des sexes dans le Japon contemporain*. Paris: L'Harmattan.
- DDEM (collectif) (2011). Panorama général des discours sur la famille dans le Japon des ères Meiji et Taishô (1868-1926). In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- DDEM (2011). Dire la famille dans le Japon moderne et contemporain. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- DODANE Claire (trad.) (1993). *Onna daigaku. La grande étude des femmes*. Tôkyô: Monographie de la Maison franco-japonaise, «Classiques».
- ETÔ Jun (1967). *Seijuku to sôshitsu*. Tôkyô: Kawade shobô shinsha.
- FIGON Estelle (2004). *Années d'enfance*: romanesque et autobiographie chez Tanizaki Jun. ichirô. In *Japon Pluriel* 5. Arles: Picquier: 45-54.
- FUKUZAWA Yukichi 福沢諭吉, *Fukuô jiden* 福翁自伝, Iwanami bunko (1996). Trad. fr. Marie-Françoise TELLIER (2007), sous le titre *La Vie du vieux Fukuzawa par lui-même*. Paris: Albin Michel.
- FUJIWARA Dan (2011). *Familles (Ie)* de Shimazaki Tôson, ou le paradoxe de la famille de l'ère Meiji. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- GALAN Christian et LOZERAND Emmanuel (dir.) (2011). *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.

- GALAN Christian (2011a). L'image de la famille dans les manuels de morale japonais entre 1870 et 1918. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles : Picquier.
- GALAN Christian (2011b). Enfants, familles et éducation durant l'ère Meiji. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles : Picquier.
- GALAN Christian (2011c). Un père admirable à contre-courant de l'orthodoxie familiale : Arishima Takeo et ses enfants. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles : Picquier.
- GLUCK Carol (1985). *Japan's Modern Myths. Ideology in the Late Meiji Period*. Princeton : Princeton University Press.
- GLUCK Carol (2011). Préface : Réinventer la famille dans le Japon moderne. In Christian GALAN et E. LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles : Picquier.
- GRIOLET Pascal (1999). L'élaboration du Rescrit sur l'éducation. In Claude HAMON et Jean-Jacques TSCHUDIN (dir.), *La Nation en marche*. Arles : Picquier.
- HIGUCHI Ichiyô 樋口一葉 (2008). *La Treizième Nuit*, trad. Claire DODANE. Paris : Les Belles Lettres.
- HOZUMI Yatsuka 穂積八束 (1913a). Minpô idete chûkô horobu 民法出て忠孝亡ぶ. In *Hozumi Yatsuka hakushi ronbun-shû* 穂積八束博士論文集. Tôkyô : Uesugi shingo.
- HOZUMI Yatsuka 穂積八束 (1913b). «Ie» no hôriteki kannen 「家」ノ法理的観念. In *Hozumi Yatsuka hakushi ronbun-shû* 穂積八束博士論文集. Tôkyô : Uesugi shingo.
- IKEUCHI Teruo 池内輝雄 (2004). Soto naru teki, uchi naru teki 外なる敵、内なる敵. *Kokubungaku. Kaishaku to kanshō*, vol. 69, n° 4 : 74-79.
- INOUE Tetsujirô 井上哲次郎 (1891). *Chokugo engi* 勅語衍義. Tôkyô.
- INOUE Tetsujirô 井上哲次郎 (1935). *Kokumin dôtoku gairon* 国民道德概論. Tôkyô : Sanseidô.
- KAFKA Franz ([1950, éd. posthume], 1995). *Lettre au père/Brief an den Vater*. Trad. Marthe ROBERT. Paris : Gallimard, Folio.
- KANEKO Mitsuharu 金子光晴 (1996). *Zetsubô no seishinshi* 絶望の精神史. Tôkyô : Kôdansha bungei bunko. Trad Benoît GRÉVIN (2009), sous le titre *Histoire spirituelle du désespoir*. Paris : Éditions ENS rue d'Ulm.
- KAN Jon. gyun 姜政均 (2004). Yoakemae ni okeru chichioya-zô 『夜明け前』における父親像. *Kokubungaku. Kaishaku to kanshō*, vol. 69, n° 4 : 166-171.
- KAWAMOTO Akira 川本彰 (1973). *Kindai bungaku ni okeru «ie» no kôzô* 近代文学における「家」の構造. Tôkyô : Shakai shisôsha.
- KOBAYASHI Toshiaki 小林敏明 (2009). *Chichi to ko no shisô. Nihon no kindai o yomitoku* 父と子の思想 日本の近代を読み解く. Tôkyô : Chikuma shinsho.
- Kokubungaku. Kaishaku to kanshō* 国文学 解釈と鑑賞 (2004). *Kindai bungaku ni egakareta chichioya-zô* 近代文学に描かれた父親像, vol. 69, n° 4.
- Kokutai no hongi* 国体の本義, www.j-texts.com/showa/kokutaiah.html (consulté le 7 février 2011). KÔNO Toshiro 紅野敏郎 (2004). *Kindai bungaku ni egakareta*

- chichioyazô 近代文学に描かれた父親像. *Kokubungaku. Kaishaku to kanshō*, vol. 69, n° 4: 6-11.
- KONUMA Isabelle (2008). *Le Statut juridique de la femme mariée en droit japonais de la famille*. Thèse de l'université Paris Diderot, UFR LCAO, Paris.
- KONUMA Isabelle (2011a). Le statut juridique de la femme mariée pendant l'ère Meiji: inégalité, protection et reconnaissance. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- KONUMA Isabelle (2011b). L'émergence du père dans le Code civil de 1898. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- KONUMA Isabelle (2011c). Statuts et droits de l'enfant dans le Code civil de 1898. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- LOZERAND Emmanuel (2010). Un individu moderne, ses ombres et ses paradoxes. In Pierre SOUYRI (dir.), *Mémoire et fiction*. Arles: Picquier.
- LOZERAND Emmanuel (2011). La défaillance généralisée des figures paternelles dans l'œuvre romanesque de Natsume Sôseki. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- LOZERAND Emmanuel (2012, sous presse). En étrange pays dans mon pays lui-même. In Chantal CHEN-ANDRO, Cécile SAKAI et XU Shuang (dir.), *Imaginaires de l'exil dans les littératures contemporaines en Chine et au Japon*. Arles: Picquier.
- MASAOKA Shiki 正岡子規 (2004). *Fudemakase shô* 筆まかせ抄. Tōkyō: Iwanami bunko.
- MILLETT Kate (1969). *Sexual Politics*. Granada Publishing. Trad. fr. *La Politique du mâle* (1971), Paris: Stock.
- MIURA Nobutaka (2003). Les écrivains japonais face à la modernité occidentale: situation de Kaneko Mitsuharu. In Michael FERRIER (dir.), *La Tentation de la France, la tentation du Japon. Regards croisés*. Arles: Picquier.
- MIZUBAYASHI Akira (2011). *Une langue venue d'ailleurs*. Paris: Gallimard.
- MOLLARD Nicolas (2011). Un père inconsistant: *Le Chasseur de baleine* de Kōda Rohan. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- MORI Mari 森茉莉 (1957). *Chichi no bōshi* 父の帽子. Tōkyō: Chikuma shobō.
- MORI Ōgai 森鷗外 (1973-1977). *Ōgai zenshū* 鷗外全集. Tōkyō: Iwanami shoten.
- MUTA Kazue 牟田和恵 (2004). *Senryaku toshite no kazoku. Kindai Nihon no kokumin kokka keisei to josei* 戦略としての家族 近代日本の国民国家形成と女性. Tōkyō: Shin. yōsha.
- MYŌKI Hiroyuki 妙木浩之 (1997). *Chichioya hōkai* 父親崩壊. Tōkyō: Shinshokan.
- NATSUME Sôseki 夏目漱石 (1986). *Kokoro* こゝろ. Tōkyō: Shinchō bunko. Trad. Horiguchi Daigaku et Georges BONNEAU (1987), sous le titre *Le Pauvre Cœur des hommes*. Paris: Gallimard.

- NATSUME Sôseki 夏目漱石 (1992). *Garasudo no uchi* 硝子戸の中. Tôkyô: Iwanami bunko. Trad. René de CECCATTY et Nakamura Ryôji (2001), sous le titre *À travers la vitre*. Paris: Rivages.
- NATSUME Sôseki 夏目漱石 (1995). *Sorekara* それから. Tôkyô: Shinchô bunko.
- NINOMIYA Masayuki (1992). Vision eschatologique et scatologique dans *La Tragédie d'être un homme*. In Akira TAMBA (dir.), *L'Esthétique contemporaine du Japon*. Paris: CNRS éditions.
- NINOMIYA Masayuki (1997). Préface. In TANIZAKI Jun.ichirô, *Œuvres*, t. 1. Paris: Gallimard « Pléiade ».
- NISHIGAKI Tsutomu 西垣勤 (2004). Arishima Takeo 有島武郎. *Kokubungaku. Kaishaku to kanshō*, vol. 69, n° 4: 61-67.
- ÔKUBO Yasuo (1991). La querelle sur le premier Code civil japonais et l'ajournement de sa mise en vigueur: le refus du législateur étranger?. *Revue internationale de droit comparé*, vol. 43, n° 2: 389-405.
- ÔTA Tomomi (2011). « Le mariage est le tombeau de l'amour »: la famille selon Nagai Kafû. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- SAKAGUCHI Ango 坂口安吾 (2008). *Daraku-ron* 墮落論. Tôkyô: Iwanami bunko. Trad. YAMADA Minoru, SASAKI Yasuyuki et Yves-Marie ALLIOUX (1995), sous le titre *La Chute*. In Yves-Marie ALLIOUX (dir.), *Cent ans de pensée au Japon*, tome. 1. Arles: Picquier.
- SAUCIER Marion (2011). Lettres d'un père à ses fils. In Christian GALAN et Emmanuel LOZERAND (dir.), *La Famille japonaise moderne. Discours et débats (1868-1926)*. Arles: Picquier.
- SARTRE Jean-Paul (1972). *Les Mots*. Paris: Folio.
- SASAKI Tokio 佐々木時雄 (1984). Fukunaga Takehiko, Ishikawa Takuboku no sakuhin ni miru chichioyazô 福永武彦、石川啄木の作品に見られる父親像. In Baba Ken. ichi 馬場謙一 et al. (dir.), *Chichioya no shinsô* 父親の深層. Tôkyô: Yûhikaku.
- SEIZELET Éric (1994). Les portraits impériaux. Contribution à l'étude du « culte impérial ». In *Cipango. Mélanges offerts à René Sieffert*. Paris: Inalco.
- TAKII Kazuhiro (2007). *The Meiji Constitution: The Japanese Experience of the West and the Shaping of the Modern State*. International House of Japan.
- TANIZAKI Jun.ichirô (1998). *Années d'enfance*. In Tanizaki Jun. ichirô, *Œuvres*, t. 2. Paris: Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- THOMANN Bernard (2008). *Le Salarié et l'entreprise dans le Japon contemporain*. Paris: Les Indes savantes.
- TSUBOUCHI Toshinori 坪内稔典 (2011). *Masaoka Shiki* 正岡子規. Tôkyô: Iwanami shinsho.
- UENO Chizuko 上野千鶴子 (1990). *Kafuchôsei to shihonseï. Marukusu shugi feminizumu no chihei* 家父長制と資本制 マルクス主義フェミニズムの地平. Tôkyô: Iwanami shoten.

GLOSSAIRE

- Aoyama Hanzô 青山半蔵
Arishima Takeo 有島武郎
Arishima Takeshi 有島武
bakufu 幕府
bushidô 武士道
chichi 父
Chokugo engi 勅語衍義
Daisuke 代助
Daraku-ron 墮落論
Edo 江戸
Fujimura Misao 藤村操
Fukuô jiden 福翁自伝
Fukuzawa Ichitarô 福沢一太郎
Fukuzawa Sutejirô 福沢捨次郎
Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉
fushi 父子
Garasudo no uchi 硝子戸の中
Genji 元治
genpu 敵父
Gojô Hidemaro 五條秀麿
Hozumi Yatsuka 穂積八束
ie 家
«*Ie*» no hôriteki kannen 「家」ノ法理的觀念
Inoue Kowashi 井上毅
Inoue Tetsujirô 井上哲次郎
Ishikawa Ittei 石川一禎
Ishikawa Takuboku (Hajime) 石川啄木 (一)
Iwate 岩手
Jinjô shôgaku shûshin sho 尋常小学修身書
kachô 家長
kachô seido 家長制度
Kaei 嘉永
kafu 家父
kafuchô 家父長
kafuchôsei 家父長制
Kafuchôsei to shihonseï. Marukusu shugi feminizumu no chihei 家父長制と資本制—マルクス主義フェミニズムの地平
Kanashiki gangu 悲しき玩具
Kaneko Mitsuharu 金子光晴
Ka no yô ni かのうように
katei 家庭
Katô Hiroyuki 加藤弘之

Kazuisuchika カズイスチカ
Kegon 華嚴
Koizumi Sankichi 小泉三吉
Kokoro こころ
Kokumin dōtoku gairon 国民道德概論
kokutai 国体
Kokutai no hongī 国体の本義
koshu 戸主
Kyōgaku taishi 教学大旨
Kyōiku chokugo 教育勅語
Kyōto 京都
Magome 馬籠
Manpuku-ji 万福寺
Masaoka Shiki 正岡子規
Masaoka Tsunenao 正岡常尚
Meiji 明治
Michikusa 道草
Minpō idete chūkō horobu 民法出て忠孝亡ぶ
Mizubayashi Akira 水林章
Mori Mari 森茉莉
Mori Ōgai (Rintarō) 森鷗外 (林太郎)
Mori Shizuo 森静雄
Motoda Nagazane 元田永孚
Muta Kazue 牟田和恵
Nagai Kafū (Sōkichi) 永井荷風 (莊吉)
Nagai Kyūichirō 永井久一郎
Nakamura Masanao 中村正直
Natsume Naokatsu 夏目直克
Natsume Sōseki (Kinnosuke) 夏目漱石 (金之助)
nikushokukei joshi 肉食系女子
oyako 親子
pappa パッパ
ryōsai kenbo 良妻賢母
Sakaguchi Ango 坂口安吾
sekishi (chinois chizi) 赤子
Shibutami 渋民
Shiga Naoharu 志賀直温
Shiga Naoya 志賀直哉
Shimazaki Masaki 島崎正樹
Shimazaki Tōson (Haruki) 島崎藤村 (春樹)
shinken 親権
Shiobara 塩原
Shōwa 昭和
Sorekara それから

sôshokukei danshi 草食系男子

Taishô 大正

Tanizaki Jun. ichirô 谷崎潤一郎

Tanizaki Kuragorô 谷崎倉五郎

Tanizaki Kyûemon 谷崎久右衛門

Tennô heika 天皇陛下

Ueno Chizuko 上野千鶴子

Wakai 和解

Yoakemae 夜明け前

Yoshikawa Akimasa 芳川顕正

Yôshô jidai 幼少時代

Zetsubô no seishin-shi 絶望の精神史